

### **Boris Schreiber : une œuvre à découvrir**

« Les Souterrains du soleil » son septième roman, ouvre une voie royale pour explorer l'univers de cet écrivain en quête de l'âme perdue.

Le septième roman de Boris Schreiber, *Les Souterrains du soleil*, qui paraît cet automne, est-il enfin celui qui saura faire sortir de l'ombre où elle gît – où elle couve – une des œuvres originales et fortes de notre temps ? C'est un mystère pour les spécialistes de l'édition eux-mêmes, si attentifs soient-ils aux conditions du succès littéraire : certaines voix se font entendre tout de suite, d'autres attendent longtemps, et très longtemps, avant de se faire reconnaître. Certes, le démon qui pousse Boris Schreiber, dont les origines russes sont évidentes, lui dicte une écriture passionnée, violente, qui se jette en rafales, avec des éclairs, des zones d'ombres, des cris, des rires, un souffle qui bouscule nos habitudes de confort intellectuel. Peut-être le demi-silence qui a entouré six beaux romans n'était-il que l'aveu d'une peur, chez le lecteur accoutumé à plus de mesure, moins de richesse, moins de complexité ?

Les thèmes essentiels de l'œuvre, qui n'est pas « difficile » d'accès, pour peu qu'on se laisse emporter par elle, renaissent encore une fois, par un biais nouveau, dans ces *Souterrains du soleil*. Le personnage principal, et qui mérite bien ici le nom de héros, est ce Philippe Van Horn, à qui Schreiber donnait déjà parole et vie dans un roman antérieur. Qui est ce Philippe ? Un homme à la recherche de soi. Mais cette recherche n'est pas une méditation assise dans le silence et la paix de quelque bibliothèque : c'est une quête assoiffée, aventureuse, née au bord enfantin de l'adolescence, et jamais renoncée. Adolescent, Philippe vivait à l'ombre d'un père tyrannique, riche planteur qui régnait sur un petit peuple soumis. Il a violemment quitté cette facilité et ce luxe que pourtant il aimait. Il est parti, en vagabond, en errant. Les rencontres ne l'ont pas rassasié.

Dans les romans de Schreiber, l'autre est pour le héros un jalon sur la voie de l'absolu, une balise vers la vérité. Il y a dans cette œuvre des rencontres nocturnes, où le dialogue s'engage avec une telle force et dans une telle nudité qu'on ne sait plus, parfois, si l'homme parle avec un autre ou avec un fantôme qu'il vient d'inventer, et qui est son âme. Frères de Van Horn, certains des héros de Schreiber ont cherché dans l'amour la justification de vivre : ils ont rencontré non la femme, égale, rivale et complémentaire, mais la mère, et sa tendresse impérieuse et endormeuse n'a su qu'engourdir les forces profondes qui sont la liberté de l'homme. Enrobé d'amour, prisonnier de caresses, le fauve a pu se croire un temps apprivoisé, domestiqué, content, après tout, de sa pâtée, de son panier, de son ruban noué autour du cou. Mais ce n'est pas pour toujours.

Philippe Van Horn est un homme botté, qui va le fouet à la main. Qu'attend-il de ceux qu'il maltraite ? Leur réveil, leur révolte. Il serait peut-être content de se faire assassiner. Il est comme son cousin, le don Juan de Molière, qui provoque le mendiant à sa dégradation, et qui, devant le refus inespéré du pauvre homme, lui donne une pièce de monnaie « *pour l'amour de l'humanité* ». Il est comme Lorenzaccio, qui se désole amèrement de voir tous les jours qu'en dépit de ses turpitudes il peut aller et venir en paix dans les rues de Florence sans qu'un couteau se plante dans sa poitrine, qui vengerait ses victimes, enfin.

### Une offense insupportable

Ainsi, Philippe Van Horn, devenu dictateur au pays de son enfance, constate que ses excès, loin de soulever l'indignation, le font adorer un peu plus : comme si les chefs étaient aimés à la mesure de leur injustice. C'est alors qu'il prend une décision sans précédent : il interdit que sur ses terres aucun homme n'approche aucune femme. Tentative désespérée jusqu'à l'absurde, semble-t-il, il ne veut pas que les populations asservies se consolent en tendresses nocturnes. Avec une impitoyable rigueur, il exige que chacun prenne en charge son malheur et sa solitude, pour y faire face éveillé –

enfin éveillé. Car pour Van Horn, qui veille, le sommeil des autres et leur résignation sont l'offense insupportable.

Aller aux limites, et y pousser les autres, c'est la vocation des héros de Boris Schreiber. Aller aux limites, ce peut être, dans d'autres romans, tourmenter les passants à la recherche de leur « fin mot » : pourquoi acceptent-ils de vivre cette vie qui est la leur ? Aller aux limites, ce peut être, bien après la guerre, et sans l'espoir de rien démontrer, profaner des tombes de SS, par fidélité à une jeune morte.

Même si l'aventure se déploie sur divers continents, avec une ampleur claudélienne, si elle se branche sur les grands mouvements historiques – guerres, conquêtes, révolutions, – c'est toujours l'aventure morale et métaphysique qui est le vrai « sujet » du livre, c'est toujours le tête-à-tête vertigineux de l'homme avec soi ; c'est, au bord du néant ou de l'éternité, l'aventure de l'âme.

Le refus de la sexualité, chez Van Horn, pour lui et pour les autres, c'est la reconnaissance du caractère sacré, initiatique du couple humain véritablement accompli, et que chacun profane. L'absence, la privation, la douleur scellent son amour pour Josia, la petite prostituée qu'il n'a jamais revue, plus sûrement qu'une longue chaîne d'habitudes et de plaisirs. C'est l'âme, là encore, qui se joue et peut-être se gagne, dans le renoncement au bonheur.

Et, c'est l'âme encore, sans doute, qui a jusqu'ici fait peur, dans cette œuvre puissante qui rompt avec les traditions d'analyse du roman français. Comme un mouvement d'idées se dessine largement, qui ose recourir à la notion de transcendance longtemps décriée, on peut penser que *Les Souterrains du soleil* seront la voie royale pour accéder à l'univers encore peu exploré et d'une étrange magnificence qui est celui de Boris Schreiber.

JOSANE DURANTEAU.